



**BRUSSELAIR**











**BRUSSELAIR**



*« Je tague donc je suis. »*

*J-P. Rosenczveig*

*« Le graffiti doit rester un mot merdeux,  
une insulte aux constipés de l'esprit. »*

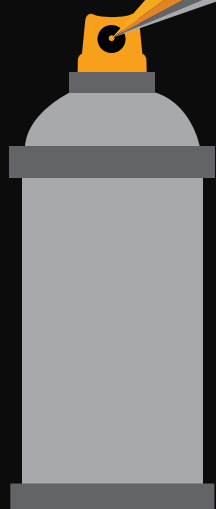
*S. Dali*





# SOMMAIRE

INTRODUCTION	400ml
INTERVIEWS	376ml
Les graffeurs	368ml
Simon	320ml
Tim	248ml
Les acteurs de l'urbain	160ml
Alain Lapiower	136ml
Karine Lallieux	56ml
CONCLUSION	8ml



# INTRO DUCTION

LOIN DES INSCRIPTIONS POLITIQUES ET DES REVENDEICATIONS LIBERTAIRES, IL EST UNE NOUVELLE GÉNÉRATION D'INSCRIPTION QUI EST PRÉCISÉMENT LE FRUIT DE SON ÉPOQUE : LE GRAFFITI. CETTE EMPREINTE URBAINE, CETTE GRIFFE JUVÉNILE, ILLÉGALE ET ANONYME TROUVE SA PLACE SUR LES MURS DE NOTRE VILLE.

Ce livre nous plonge dans les entrailles de la nuit, dans cette ambiance et cet univers sombre et inconnu qui appartient au graffeur. Lorsque la rue est libre, lorsque personne ne pourra lever le masque.

Longtemps regardé comme un sujet négligeable, graffiti est aujourd'hui considéré, selon les points de vue, comme un moyen d'expression, comme un art visuel, comme une nuisance urbaine ou comme un facteur d'insécurité.

De nombreuses réactions, parfois disproportionnées, parfois injustifiées, se sont manifestées depuis son arrivée. Il a également fait de nombreux adeptes et s'étend actuellement à l'ensemble des villes du globe. Phénomène mondial, il s'inscrit sur les murs de nos villes avec la volonté d'y rester, en tout cas d'y revenir.

Protestation ou recherche identitaire, il ne livre aucun message. Juste un nom, la plupart du temps illisible et répété.

C'est bien souvent, cet anonymat qui laisse pantois, suscitant mépris et incompréhension.

Le graffiti appartient d'abord et avant tout à la rue. Ils sont indissociable de ses parcours, de ses murs et de ses réseaux de transport. Ils s'affichent publiquement tout en gardant jalousement leurs secrets. Dans ce contexte urbain, ils doivent être rapidement exécutés. La nuit, le temps est compté et la surveillance est présente.

Ne pas s'arrêter, aller au plus vite, ne pas faire couler la peinture. Laisser la trace la plus précise et la plus nette possible. Son caractère illégal ne peut lui être enlevé. Le graffiti a besoin du mur comme il a besoin de se cacher. Il est nécessairement démonstratif mais en même temps issu d'une pratique souterraine.

Ces traces doivent être vues, le reste jamais ne peut se montrer. La part du risque est indissociable de la pratique.



Reconnaître l'arrivée d'un danger, s'aventurer sur les rails sans se faire prendre par les rames galopantes. Combien de graffeurs n'ont-ils pas été blessés lors de leurs sorties artistiques ?

Les tagueurs comme les graffeurs sont adolescents pour la plupart. Ce sont de jeunes garçons, ayant entre 12 et 28 ans. Le graffiti commence très tôt et il n'est pas aisé d'en sortir. Certains anciens continuent à signer les nappes des restaurants et autres bordures de feuilles, jouant avec la limite de celles-ci tout en ne se permettant plus, grand âge oblige, de sortir du cadre.

Contrairement à une idée trop souvent répandue, ils n'appartiennent pas à une classe sociale spécifique.

Ils ne correspondent certainement pas non plus à l'image du jeune de cité, un peu paumé et violent, qu'on leur assigne généralement. De tous styles, de toutes classes, de tous bords, ils ne partagent qu'un point commun : l'amour du graffiti.

Apparu au milieu des années 80 en France, puis en Belgique, et relié à la culture hip-hop, le graffiti a rapidement conquis la ville.

Mais quelle est la réalité de cette pratique ?

Quels sont les déterminants et les effets du tag ?

Que signifie exactement ce terme et quelles sont les différences entre les graffs et les tags ?

Comment les tagueurs perçoivent leur pratique et vivent leur illégalité ?

Nous allons tenter de répondre à ces différentes questions à travers des interviews, nous nous attacherons à travailler le phénomène en l'abordant selon deux dimensions dans la perspective bruxelloise.

Les entretiens seront notre référence.

La première partie comprendra les interviews de deux graffeurs, dont un ayant arrêté.

La seconde partie comprendra les interviews de deux acteurs de l'urbain : une responsable politique, Karine Lallieux, Échevine de la Propreté Publique à Bruxelles-Ville et un sociologue, Alain Lapiower, directeur de l'asbl Lézarts Urbains.

Les interviews constituent un véritable vivier d'informations brutes. Rencontrer les différents acteurs et prendre le temps de l'interview a nécessité de nombreux efforts. Pour rentrer dans le monde du graffiti, il nous a fallu être introduit par des graffeurs.

# INTERVIEWS

APRÈS AVOIR INTRODUIT LE TAG ET LE GRAFF DANS SES CARACTÉRISTIQUES URBAINES DE MANIÈRE GÉNÉRALE, NOUS ALLONS ANALYSER LES PROPOS DE DEUX GRAFFEURS ET DEUX ACTEURS DE L'URBAIN. LES INTERVIEWS PEUVENT DONC ÊTRE SÉPARÉES EN DEUX PARTIES.



# LES GRAFFEURS

L'UNIVERS DU GRAFFITI EST TRÈS FERMÉ ET APPROCHER SES AUTEURS N'EST PAS CHOSE AISÉE. PAR CHANCE, NOUS CONNAISSONS QUELQUES GRAFFEURS ET ILS NOUS ONT INTRODUIT DANS LEUR MILIEU D'AUTRES AMIS NOUS ONT ÉGALEMENT PRÉSENTÉ LEUR CONNAISSANCE.

Simon fut le premier à être interrogé. Il a 28 ans. C'est un tagueur aguerrri. Il a commencé par le pochoir et très vite s'est retrouvé à taguer avec ses amis. Simon est à bien des égards intéressant dans ce travail. En effet, son âge et son statut jurent avec les observations couramment faites dans les études du même genre.

Simon est papa d'une petite fille de 5 ans auquel il tient comme à la prunelle de ses yeux. Le look dégingandé, les traits abîmés, de petits yeux derrière de rondes lunettes, Simon se déclare appartenir au mouvement punk.

En cela, il s'écarte de la sphère Hip-Hop dans laquelle le tag est souvent coïncé. Il signe Ceen, Cean ou encore Cynisme. Par ce nom, il déclare faire référence et rendre hommage à un des premiers et des plus grands tagueurs de New York. De plus, sa profession d'animateur l'a conforté dans son domaine en lui proposant la création d'ateliers graffs. Il a donc dû, à de nombreuses reprises, justifier de ses actes auprès de tiers, souvent hostiles. J'ai eu l'occasion de le rencontrer une nouvelle fois lors d'un festival de promotion de la culture Hip-Hop. Il graffait sur une plaque de bois pour montrer la richesse du milieu.

Tim a 20 ans. Il ne fait pas d'études. Il a essayé mais ce n'était pas pour lui. Il ne travaille pas. Il vit seul à Bruxelles. Sa famille est retournée à Berlin. Il tague tout le temps. Le tag lui a amené un réseau, des relations, des amis. Tim ne se drogue pas et ne boit pas.

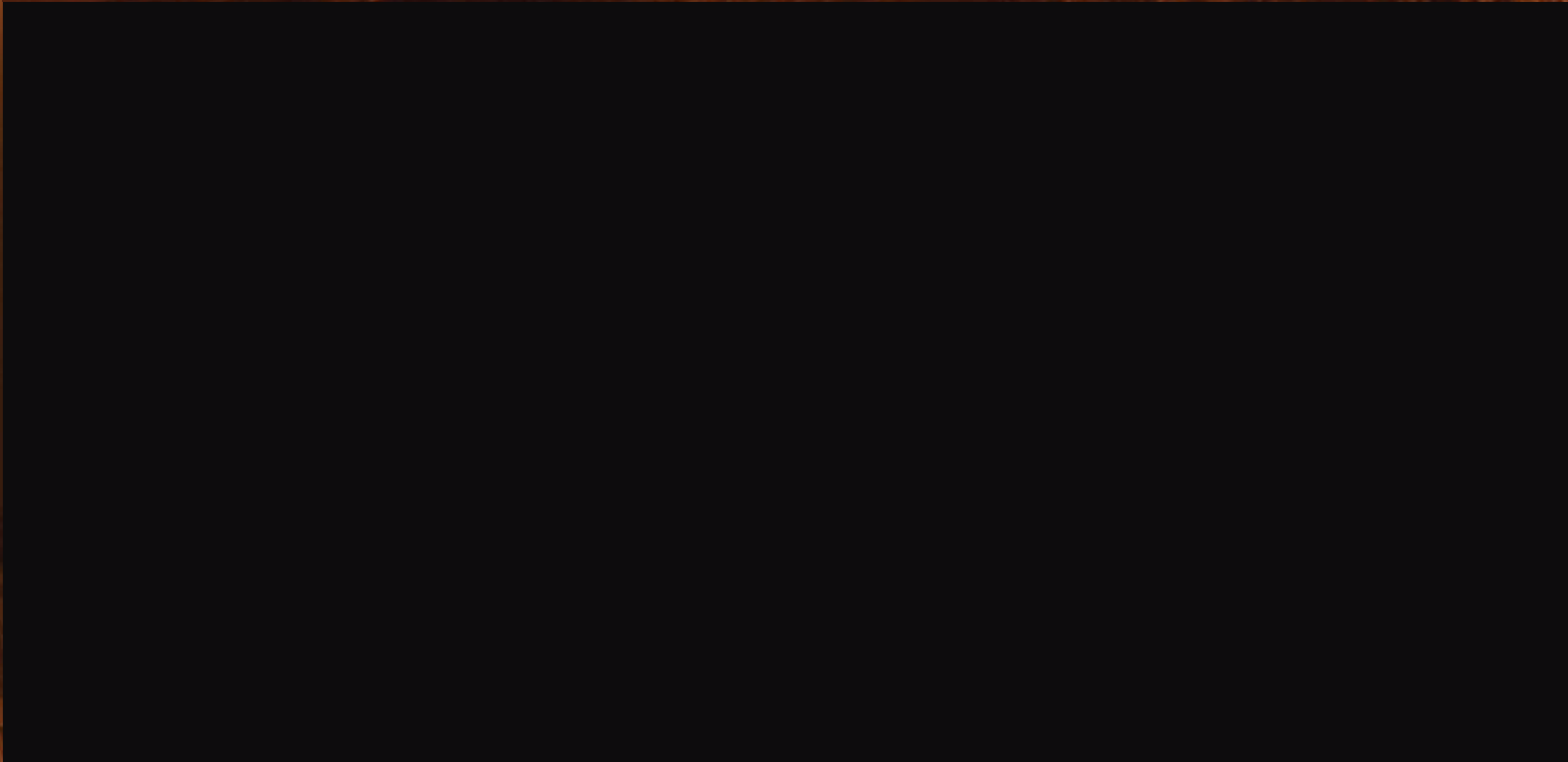
Il est sobre lorsqu'il tague. Je l'ai rencontré en compagnie de Ben le 5 mai 2008 lors d'une visite au magasin de bombes Montana Shop, rue de la Madeleine. Ce fut une rencontre tout à fait fortuite. Interrogeant la vendeuse sur sa clientèle et d'éventuelles règles à la pratique, elle m'a dit de m'adresser aux deux jeunes hommes au comptoir.

Les deux m'ont répondu avec beaucoup de gentillesse et d'ouverture après s'être assurés de ma bonne foi. Ben est un prénom inventé. Il a quitté l'interview prématurément et je n'ai pas pu connaître son nom. Tim n'a pas voulu me le donner, son blaze non plus. C'est le jeu ! Si tu connais vraiment des tagueurs, ils te le diront. Demande-leur, moi je ne te le dirai pas. Par respect de sa volonté, les autres tagueurs n'ont pas voulu me donner son blaze, non plus.













# SIMON

SIMON M'A REÇU CHEZ LUI. UN APPARTEMENT MODESTE AVEC UNE COURETTE À BRUXELLES. L'ENTRETIEN S'EST DÉROULÉ AUTOUR D'UNE BIÈRE. IL S'EST TERMINÉ EN JOYEUSE DISCUSSION.

## **Comment as-tu commencé ?**

J'ai commencé par le pochoir à 14 ans. C'était un trip punk avec des potes. On faisait principalement des persos. Puis, j'ai commencé à me trouver un nom pour signer les pochoirs. J'avais 16 ans et avec les potes, on décide de monter un crew. C'était pour triper. On trouve DN comme nom et puis le mouvement était lancé.

## **Comment tu décris ta pratique, quand est-ce que tu tagues ?**

Moi, je suis pas un acharné. Je suis un prudent. Je tagues jamais avant une heure du matin, afin d'éviter trop de monde dans les rues. Jamais le samedi. Tout le monde sort, y a du monde partout. Moi, j'ai pas envie de me faire choper.

Si tu te fais choper, t'as les amendes, les perquisitions et tout. J'ai pas envie que ma fille ait plus de père. Je minimise les risques. La petite est là.

## **Mais qu'est-ce qui te pousse à faire ça alors ?**

Je sais pas. J'aime la montée d'adrénaline. Et puis je travaille surtout sur la longueur. Un petit peu mais pendant longtemps. Ça fait quatorze ans et je suis toujours là !

## **Tu sais ce que tu risques exactement ?**

Je sais pas. Je sais juste que c'est illégal. C'est maladif. C'est un réflexe. J'aime bien me retrouver la nuit et entendre le gling-gling de la bombe. Il y a une certaine poésie. Avoir l'impression que la ville est à toi. En rentrant de soirée, un peu saoul, tout seul dans les rues et tu jalannes ta marche. Il y a une putain de satisfaction à voir ton nom parmi les autres.

## **Et tes potes ont continué ?**

Non, je suis tout seul mais je continue à taguer le crew. Les autres ils se sont fait choper. Moi, j'ai pas encore eu de problème donc je continue.

## **Ton appart est rempli de tableaux, c'est à toi ?**

Ouais, je peins, je fais de la BD aussi. Je fais plus de la peinture expressionniste. Mon père est artiste peintre en fait, mon grand-père aussi. J'ai toujours baigné dans la peinture.

## **Tu fais un lien entre la peinture et le tag ?**

Pas vraiment mais le tag, c'est la représentation ultime de soi parce que c'est la signature. C'est l'idée de l'œuvre qui est condensée dans la simple signature.



Avec le tag, tu réduis une œuvre d'art à l'essentiel, la signature. Et la signature, tu la travailles. Tu la rends belle. Tu la rends oeuvre d'art. Le tag c'est le squelette.

L'œuvre d'art entoure la signature.  
Une oeuvre c'est pour s'exprimer, pour dire « j'existe ».  
Le tag résume tout ça. C'est le résumé de la peinture.  
Il ne donne aucun autre message que j'existe.  
Et c'est le message essentiel.

### ***Et on ne pourrait pas légaliser cette beauté ?***

Le tag perd son sens dans le légal. Le tag c'est se poser, c'est s'opposer à la face du monde sans son accord.  
Le côté vivant du tag il est illégal.  
Ça fait vivre la ville !

### ***Tu as vu de nouvelles générations arriver dans le tag, que penses-tu de l'évolution ?***

Les jeunes réfléchissent pas beaucoup à ce qu'ils font.  
Il y a eu une espèce d'effet de mode et ils ne se rendent pas compte de ce qu'ils font. Quand tu leur parles, ils ne peuvent pas te fournir un discours sur leur pratique.  
C'est important de pouvoir parler de ce qu'on fait.  
Sinon, tu sais pas élargir la compréhension.  
Tu sais pas t'arrêter et te poser des questions.  
Il faut réfléchir à ce qu'on fait et pouvoir en parler...

### ***Qu'est ce qu'on pourrait faire pour régulariser la pratique ?***

Déjà, on peut pas foutre la vie de quelqu'un en l'air pour de la peinture sur un mur. T'as vu l'article dans la presse ? Alors, mettre des murs à disposition, je suis pour, mais t'auras toujours des tags illégaux. La meilleure punition c'est le nettoyage. Il faut pas mettre des amendes abusives ou mettre en prison. T'as vu l'article dans la presse, 200 000 euros d'amendes il a chopé le mec. Juste pour des tags. C'est dingue !











HERIKS DITLO A WAVE





AUJOURD'HUI, JE ME RENDS AU MONTANA SHOP AND GALLERY, RUE DE LA MADELEINE, LIEU DE RENDEZ-VOUS ET D'ACHATS DE MATÉRIEL AFIN D'ESSAYER DE RENCONTRER DIRECTEMENT DES GRAFFEURS. J'Y FAIT LA CONNAISSANCE DE TIM ET DE BEN.

### **Est-ce qu'il y a des règles dans le graffiti ?**

Tim : Des règles en soi, il n'y en a pas. Chaque tagueur fait un peu comme il veut.  
Ben : C'est un moyen d'expression à la base. Chacun évolue dans ce qu'il veut, le style, les couleurs, les tailles, n'importe. Mais jamais tu verras une voiture privée taguée ou une église.  
Tim : On ne veut pas manquer de respect, donc on respecte certains bâtiments. Mais il y a aussi les petits, ceux qui commencent et qui savent pas. Ils essaient. Et ils donnent une mauvaise image du tag parfois.  
Ben : Nous, c'est de la pub ! La pub non plus nous laisse pas le choix.  
Tim : Le tag c'est pas un niveau en dessous du graff. C'est deux choses complètement différentes. Il y en a qui s'éclatent dans un domaine, d'autres dans les deux. C'est pas la même chose.

### **Il y a beaucoup de tags dans le centre-ville ?**

Tim : Ouais c'est surtout des étrangers mais aussi beaucoup de français. Ils ne voyagent pas dans la ville et ne parcourent pas toutes les autres communes.

Ils se limitent au centre ville comme tous les autres touristes et ils mettent leurs marques.

Que pensez-vous des nouvelles mesures de répression mises en place par la commune de Bruxelles-Ville ?

Tim : C'est complètement aberrant. Enlever un tag, ça coûte 150 euros. Moi je veux bien venir enlever mes tags mais pas payer aussi cher. Si je le fais, ce sera moins cher.

Ben : Le meilleur moyen d'empêcher qu'ils envahissent c'est d'enlever tout de suite.

Tim : Les gens ne sont pas vraiment contre les tags.

C'est une question de sécurité.

C'est plus facile de choper des tagueurs que des vrais malfrats. Ca fait bien dans les statistiques.

### **Et quelle serait la meilleure solution ?**

Ben : La meilleure punition, c'est les TIG (Travaux d'Intérêt Général).

Tim : Honnêtement, le plus intelligent pour que ça s'arrête, c'est pas les TIG. Ça c'est ce qu'on aimerait bien.

Non, le plus intelligent, c'est mettre des amendes de malades. Que quand tu tagues, tu te dises, je suis fou, c'est trop dangereux.

Ben : De toute façon, on cherchera toujours des trucs illégaux. C'est l'interdit qui est sympa aussi.

Là-dessus, Ben s'en va. Il en a assez.

Tim me dira après qu'il ne faut pas interroger deux tagueurs en même temps, ils n'auront jamais le même avis. Lui, il s'en fout mais Ben n'aime pas être en désac-





cord sur cette passion qui a rempli de nombreuses années de sa vie et lui a donné ses principales, pour ne pas dire toutes ses relations.

### **Est-ce qu'il y a un message ?**

Tim : Le tag c'est un délire. Il y a toujours un message mais personnel : Dire je suis là. Le tag c'est une dé-frustration de malade. Et puis c'est un petit monde.

T'apprends à connaître des gens, tu mets des têtes sur des noms. Il faut deviner... Tu t'attends toujours à d'autres têtes de toute façon.

### **Pourquoi le ton monte et les mesures sont si répressives ?**

Tim : Ce sont les médias qui en parlent trop. Le graffiti est trop connoté négativement.

Prendre note devient vraiment difficile.

Je ne note plus que les idées les plus importantes, à mes yeux en tout cas.

Et il s'élançait dans une explication artistique. Chaque nouveau courant s'oppose aux valeurs précédentes.

Le tag c'est s'attaquer aux valeurs matérialistes.

C'est jouer à la pub. S'il y avait d'autres valeurs que les valeurs matérialistes, y'aurait moins de tag.

Il met la part nébuleuse, la part incompréhensible du tag en avant pour expliquer le rebus des gens. Un cœur sur les arbres, les gens ils apprécient parce qu'ils comprennent.

À la question de s'arrêter un jour, il répond affirmativement tout en nuancant. Pour moi, c'est une phase.

Un jour j'arrête. Mais on n'y pense pas vraiment, on suit le mouvement et on recommence de plus belle.

C'est vraiment une sorte de drogue !

Mais malgré ça j'arrêterai parce qu'on se fait d'office baiser. Tim s'est fait attraper quatre fois, dont trois avant ses 18 ans. La première arrestation lui coûtera 3000 euros d'amendes. Les deux suivantes ne lui vaudront pas grand-chose. Malgré un flagrant délit, il sera excusé par

le procureur. Selon lui c'était pour mieux le choper par la suite avec plus de faits et un plus gros dossier.

Cette quatrième fois est arrivée il y a peu de temps.

Il a du payer 900 euros d'amendes. Chaque arrestation s'est poursuivie par une perquisition. Suite à la dernière d'entre elles, il doit se rendre au poste de police pour un interrogatoire tous les deux mois. À chaque rendez-vous, il doit nier des tags qui lui sont reprochés et on lui demande de balancer ses potes.

Tim a passé son enfance à Berlin, une des capitales du graffiti, et a commencé le tag à Bruxelles au début de l'adolescence.

Il ravageait beaucoup avant de se calmer. Il parle d'une prise de conscience consécutive à ses réflexions sur la vie en général, sur ce que tu fais en particulier.

À un moment, ça prenait une grande place dans ma vie.

Mais il faut se poser les bonnes questions.

Quand t'as pas encore l'amende, tu peux faire des choix. Après, c'est plus possible.

Tim me déclare apprécier l'intérêt que les gens peuvent porter au tag. Il est touché par ces personnes qui s'arrêtent et prennent le temps de comprendre.

Il répond aux questions des visiteurs du Montana Shop et me raconte ce riche échange qu'il a vécu avec un vieux monsieur hostile au tag.

C'était devant l'église, juste là, il bougonnait à cause des tags. J'ai été lui parler. On est resté longtemps là à échanger nos impressions.

Il a pas changé d'avis mais on s'est remercié pour cette discussion. Et moi, ça, ça me touche.

Tim fait partie de ceux qui ont longuement réfléchi sur leurs pratiques et qui ont les moyens de mettre des mots sur leurs actes.

Il est très attentif à la notion de respect. Respect de leur tag, respect des autres et respect du public.















# LES ACTEURS DE L'URBAIN

NOUS RASSEMBLONS DANS CE SECOND GROUPE LES PERSONNES QUI GRAVITENT AUTOUR DU MILIEU DU TAG VOLONTAIREMENT OU NON.

Afin d'enrichir notre analyse, nous avons interrogé un sociologue, Alain Lapiower, et une politicienne, Karine Lallieux. L'intérêt de ces deux interviews se situe dans l'implication de chacun des acteurs. Leurs positions sont en effet assez explicites et éloquents.

Alain Lapiower est directeur de l'asbl Lézarts Urbains, dont l'objet est la valorisation de « formes artistiques vivantes et originales telles que la danse urbaine, le rap, le slam, l'art graffiti ainsi que toutes les disciplines apparentées ». Il a, par ailleurs, publié un ouvrage sur l'état du mouvement Hip-Hop en Belgique fin des années 90 : Total Respect, La génération Hip-Hop en Belgique.

Il peut être reconnu comme spécialiste du mouvement Hip-Hop en Belgique. Alain Lapiower conserve une attitude de sociologue, d'homme de science. Il cherche à observer les faits et les réponses qui lui sont amenés. Toutefois, comme militant pour la cause Hip-Hop et pour la jeunesse, il ne peut s'empêcher de s'emporter contre

les mesures répressives mises en place.

Il a le regard scientifique aiguisé et la parole militante. Il a connu les premiers tagueurs, ceux qui ont lancé le mouvement en Belgique, ceux qui se promenaient avec d'énormes horloges à leur cou et n'avaient cessé de toujours se replonger dans les origines du mouvement pour en juger de son avenir.

Karine Lallieux est Échevine de la Propreté Publique et de l'Informatique à la Ville de Bruxelles. Dans le cadre de ses fonctions, elle a sorti en mai 2007 un Plan d'action de lutte contre les incivilités en matière de propreté publique. Les tags y sont repris et fortement réprimés. Elle tient un discours velléitaire et n'entend pas essayer de comprendre le phénomène dû, selon elle, à une bande de petits cons, riches et ayant entre 20 et 30 ans.

Ses propos et propositions sont de l'ordre du domaine militaire. Elle semble véritablement excédée par la présence des tags.



# HUTCH

## 1974-2003





# ALAIN LAPIOWER

ALAIN LAPIOWER EST ACTUELLEMENT DIRECTEUR DE L'ASBL LEZARTS URBAINS. IL A CONNU LES PREMIERS GRAFFEURS, CEUX QUI ONT LANCÉ LE MOUVEMENT EN BELGIQUE ET QUI SE PROMENAIENT AVEC D'ÉNORME HORLOGE À LEUR COU.

Le graffiti a subi une évolution importante. Au point de vue biologique, car les acteurs ont vieilli. Ce qui amène deux questions :

## *Que sont devenus les anciens ?*

## *Qu'est-ce que le mouvement est devenu par rapport aux nouvelles générations ?*

Le mouvement est toujours bien présent. Il n'a du point de vue sociologique pas beaucoup évolué. Il y a toujours autant de matière et de différences entre les signatures. Il y a aussi des trucs plus élaborés. Je n'ai d'ailleurs pas réussi à suivre tout le truc. Sociologiquement donc, le phénomène n'a pas beaucoup évolué. Ce sont toujours des jeunes de plus ou moins toute classe confondue avec une prédominance de la petite classe moyenne. Il y a eu par contre une forte évolution par rapport à la culture hip-hop.

Il y a beaucoup moins de liens. C'est un mouvement plus généraliste. Avant les crews étaient liés au hip-hop. Aujourd'hui, ces liens n'existent plus vraiment. Mais il reste une sensibilité artistique même si tous ne font pas de belles fresques. Il y a une évolution des styles. Il y a plein de trucs conceptuels : des oiseaux qui chantent, des notes de musiques, j'ai vu. Et une évolution des procédés. Maintenant ils frappent plus là où c'est gênant.

Mais il y a toujours une cinquantaine de têtes brûlées qui à eux seuls chopent toute la ville. Mais je ne suis pas sûr que les crews communiquent toujours autant.

Il y a toujours l'ambiguïté d'interprétation entre vandale et artistique. Les tags se concentrent aussi dans les lieux abandonnés et près des écoles. Donc, à proprement parler, il est difficile de marquer une évolution complète. Mais la grosse évolution, elle est artistique. Avant, il y avait des règles très strictes pour entrer dans le tag. Maintenant, il y a énormément d'innovations.

Il y a de nouvelles modes initiées et rapidement dépassées. Par exemple, il y a eu l'arrivée du rouleau de peinture. C'était complètement provocateur parce qu'on ne fonctionnait qu'avec la bombe.

C'était le sacre de la bombe ! Et puis, il y a eu une espèce de fusil à peinture. C'est L'Opera qui a commencé avec ça. Il y a une recherche de provocation à l'intérieur du milieu. Il faut se surprendre les uns les autres. Et la recherche artistique aussi. Sur la commune d'Ixelles, j'ai vu du travail en fluo.

Au niveau artistique, le graffiti croise le street-art qui reprend les pochoirs par exemple. Maintenant on colle des affiches, et il y a les stickers. C'est principalement



des étudiants en art qui font ça. La liberté a fait place aux contraintes du genre. Maintenant, ça part dans tous les sens même si la majorité, ça reste du tag à l'ancienne. Il y a eu des attaques de vitre à un moment donné. Mais c'est pas devenu dominant. Ça s'essouffle même.

### **Alors après cet état des lieux, revenons à la première question, que sont devenus les anciens ?**

Ils ont tous arrêtés. Soit parce qu'ils ont eu trop d'ennuis. Soit par fatigue ou l'envie de passer à autre chose. Beaucoup sont devenus des artistes d'une manière ou d'une autre. Ils gagnent leur vie. Il y a Sozy par exemple ou Délit 2 fuite. Beaucoup travaillent sur contrat, il y a un rush au niveau infographie. D'autres reviennent un jour au graffiti comme Shake ou X-one.

Il y a eu des reconversions spectaculaires comme Tarantino. Mais on ne quitte jamais à 100% le graffiti. Ils continuent tous dans les toilettes, dans les ascenseurs même quand ils sont devenus très convenables, famille, costar, boulot et tout. Une fois qu'on a goûté à ça, c'est un peu comme une deuxième nature.

C'est comme les musiciens dont les doigts trottent sur les accoudoirs. Ça devient une identité. Parce que ça procure de l'euphorie, une sensation d'être au dessus du monde.

Impunité et puissance. On se sent exister de manière intense. On ne guérit pas de ces sensations.

### **Qu'en est-il de la question des règles ?**

Il n'y en a qu'une : le toy. C'est à la fois soi-disant sacré et jamais respecté. Peut-être parce qu'il y a moins d'organisation qu'avant et des crews plus petits...

### **Il y a cette dimension socio-artistique importante...**

Oui, c'est un acte rebelle, c'est une manière de transgresser mais via l'art. Le tag est conçu, il est placé, il est construit.

### **Est-ce qu'il existe des mesures qu'il faudrait prendre pour valoriser son expansion ?**

Le tag est un mouvement rebelle. On ne peut pas y faire grand-chose. Ça participe d'une réalité générale en matière d'adolescence, de jeunesse. On n'arrive pas à donner une place à la jeunesse. C'est soit une place commerciale pour leur vendre des trucs, soit une posture de domestication.

Si les jeunes avaient plus d'espace d'expression, de rencontres, de liberté, ils auraient moins besoin de faire ça. Les ados en général soit on essaie de les écraser, de les maîtriser, soit on les laisse dans le vide.



Du point de vue psychologique, toutes ces signatures, c'est quand même quelqu'un qui appelle, qui dit quelque chose. Si il y avait du son, ce serait un cri dans le silence des murs. Les murs n'ont pas la parole.

Les tagueurs n'arrivent pas à avoir de dialogues avec les adultes.

**Il faudrait travailler en amont et en aval pour résoudre le problème, c'est ça ?**

**C'est un problème mais est-ce que c'est un gros problème ?**

Non, ça nous concerne tous mais c'est un petit problème ! C'est juste une nuisance. C'est une présence.

**Que pensez-vous des mesures actuelles prises pour contrer le phénomène ?**

Ça ne marche pas. Ça peut pas marcher.

La répression du graffiti est une chimère.

Et il y a, avant tout, la question de l'efficacité et de la mesure de la peine.

La question de la proportion du délit.

À partir du moment où on condamne aussi fort un graffiti, plus que d'autres délits, il y a un problème. On s'en sert comme d'un instrument dans la politique.

Moi, il y a un exemple qui m'a choqué.

À l'époque, quand on a défendu Tarantino, il y a un député Ecolo qui a posé la question des peines pour les graffiti au Parlement. La conclusion de la Ministre Onckelinx était de dépénaliser le graff en tant que peine grave pour en faire un délit mineur.

On ne pouvait plus mettre les tagueurs en prison.

Et deux ou trois mois après le meurtre de Joe Van Hoolbeek, le Gouvernement s'est réuni parce que tout le monde exigeait des mesures contre la délinquance juvénile. La première décision qu'ils ont prise, c'est re-pénaliser le graffiti ! C'est un exemple typique.

Il y a toujours eu une ambivalence sur l'ampleur du délit. Une fois, on considère que c'est grave, une autre fois pas grave.

Il y a un va-et-vient continu dans la gravité des mesures répressives. Mais le tag c'est un vrai phénomène de société. C'est presque devenu nécessaire.

Il n'existe pas de société à l'heure actuelle sans graffiti.

Le graffiti c'est un enjeu politique ! Parce que c'est l'expression visible de l'insécurité et on peut montrer qu'on prend des gros moyens.

Ce n'est pas de l'insécurité parce que c'est dangereux mais parce que c'est un désordre. Les gens associent le désordre à l'insécurité.















# KARINE LALLIEUX

KARINE LALLIEUX EST ÉCHEVINE DE LA PROPRIÉTÉ PUBLIQUE SUR LA COMMUNE DE BRUXELLES-VILLE. LE RENDEZ-VOUS ÉTAIT FIXÉ A 14 HEURES. MADAME LALLIEUX M'ACCUEILLE DANS SON BUREAU À 14H30, ELLE SEMBLE NERVEUSE.

Madame Lallieux me présente les mesures mises en place. Celles-ci sont de deux ordres.

1. Création d'une cellule anti-tag active.

La cellule a pour mission l'encodage, la classification et l'identification des tagueurs.

Elle procède à l'arrestation de 5 à 10 individus par mois.

2. Service aux propriétaires. Il s'agit d'un nettoyage gratuit proposé à tous les propriétaires.

Dans le périmètre UNESCO, les démarches administratives sont allégées par la possibilité de donner décharge à la ville pour l'intervention. Les démarches ne sont alors entamées que la première fois.

Par la suite, elles sont contournées. L'objectif est d'agir prioritairement sur le centre touristique. La ville a ainsi obtenu 200 000 euros de budget pour la seule année 2008.

Elle met en place des planques avec des caméras mobiles dans les endroits fortement tagués. Les agents de la propreté publique peuvent ainsi prendre les tagueurs en flagrant délit et avec l'aide de la police les interpeller.

Il faut absolument obtenir une baisse de la pression des graffitis dans Bruxelles.

Au niveau de la valorisation des graffs, il y a un projet à De Wand ...

Une fresque sera posée à De Wand.

Elle est du ressort du service de la Culture.

Mais ce n'est pas le même rapport qu'avec les tags, ce sont souvent des gens qui ont du pognon ou qui font l'académie des Beaux-Arts.

Le tag lui n'est pas de l'art, ce n'est pas de l'expression, c'est du vandalisme! Il est fait par des jeunes entre 20 et 30 ans. Les tagueurs n'ont pas à détruire les biens d'autrui.

## **Concernant la peine à prendre, que faudrait-il faire en plus de votre règlement ?**

L'idéal serait de leur imposer des Travaux d'Intérêt Général. Et c'est au Parquet à prendre ses responsabilités.

Les TIG ont l'avantage de la pédagogie mais seules les autorités pénales sont compétentes.

Je ne peux pas, moi, décider d'envoyer les tagueurs en TIG! Il faut amener plus de sécurité publique. Et toutes ces mesures coûtent du pognon. Nous avons la volonté de rénover la ville et les tagueurs viennent la souiller.

Ils ne s'en prennent pas à la Grand-Place mais la zone UNESCO est la plus touchée. Ils taguent sur le mobilier urbain. Cela coûte cher et mécontente les gens.

Ils parlent d'art mais ne respectent pas celui des autres. Lorsqu'on a mis des vaches en ville pour amener de l'art et décorer, ils les ont tagués! Je ne crois pas à l'autodiscipline des tagueurs.



### ***Peut-être, expriment-ils un malaise ?***

Ils n'expriment pas de mal-être. Ce sont souvent des personnes aisées entre 20 et 30 ans. Par contre cela crée un malaise de quartier. Ce sont des gens riches et âgés qui taguent. Ce ne sont pas les adolescents mal dans leur peau. Ils savent ce qu'ils font. Et ils ne continueront pas longtemps !

### ***Un tagueur interrogé m'a dit que c'était une guerre sans fin...***

Ils veulent la guerre, ils l'auront.  
Et ne t'inquiète pas : avec ce qu'ils vont devoir payer, on verra qui gagnera ! Ce ne sera pas une guerre sans fin !  
Si la guerre n'aura pas de fin, l'interview en a bien une.  
Face à la virulence de ses propos, je suis quelque peu déboussolé et ne parvient pas à me reprendre.  
J'avais imaginé un entretien plein de langue de bois.

Je me retrouve face à une personne révoltée qui ne mâche pas ses mots et n'hésite pas à insulter les tagueurs.  
Elle commença en effet l'interview en les traitant tous de petits cons. Rapidement donc, mon questionnaire s'est terminé. Je n'avais pas prévu que ses propos haineux soient livrés sans efforts de ma part. La syntaxe était militaire et l'ouverture d'esprit inexistante.  
Les mesures prises sont décrites sous l'angle belliqueux.  
Une guerre est lancée et il s'agit de la gagner.











OR BROADWAY

Hotel

Handwritten graffiti at the top of the wall.

Large stylized graffiti letters, possibly "WALL".

NOISE

Vertical graffiti text, possibly "OCCUPY".

Complex graffiti tags and stylized letters covering the bottom half of the wall.

# CONCLUSION

LES GRAFFITIS JALONNENT LES RUES DE NOTRE VILLE TOUT EN MARQUANT LA VIE DE LEURS AUTEURS. DERRIÈRE TOUTES CES SIGNATURES ILLISIBLES, UNE RÉALITÉ SOUTERRAINE SE CACHE.

De sorties colorées préméditées en retours de soirée improvisés, des empreintes sont laissées, un passage est mentionné.

Nous nous sommes arrêtés sur ces traces vouées à l'éphémère. Petits échos d'un grand cri, les graffeurs commentent leur parcours nomade au début de l'adolescence. Lorsque perdus dans un corps qui ne leur répond plus et égarés dans un entre-deux statutaire, entre l'enfant qui n'est plus et l'adulte qui n'est pas encore, ils partent en quête d'une identité nouvelle, d'une vie à construire selon leurs propres désirs, où l'anomie règne en maître. Premières signatures pour ces hommes en devenir, elles ne scelleront aucun contrat, si ce n'est celui de l'anonymat. Et d'expériences en expériences, un monde nouveau s'ouvrira où la reconnaissance l'emportera.

La passion finit par s'imposer et les sorties se font de plus en plus risquées. Visant l'ubiquité, le tagueur développe sa mobilité et s'approprie la rue. Mais son droit de propriété n'est pas exclusif et il n'empêche personne d'en faire autant. Il marque son passage pour pouvoir se retrouver dans cette vie bien chamboulée où les repères manquent à l'appel. De nombreux jeunes se retrouvent dans cette pratique nomade, et cet essai de sédentarisation.

Ils forment une communauté et rappellent à qui n'en fait pas partie que la fuite et l'anonymat sont les marqueurs de notre époque. Le temps file et les transports déplacent. Les carrières disparaissent et les perspectives d'avenir

s'étiolent. Dans les villes grouillantes où les corps sont rapprochés, les âmes continuent de s'éloigner.

Cette jeunesse impertinente importune et les tentatives pour la bâillonner ne manquent pas.

À cette époque où la jeunesse est érigée en modèle de vie, il est bien triste de ne pas considérer cette population dont l'authenticité ne peut être copiée.

Plutôt que de s'évertuer à remonter le temps, ne faudrait-il pas se positionner en sage et écouter les messages laissés sur nos murs à la vue de toutes et de tous ?

Les mesures législatives et politiques envisagées écartent d'un revers de main toute tentative de compréhension. Elles s'attaquent militairement au phénomène. Elles s'arment contre son inévitable expansion.

Seules sont autorisés les bains de jouvence et les images stéréotypées de modèles anorexiques délivrés par la publicité. Celle-ci rappelle à quel point il est possible de rajeunir et qu'il est facile de ne pas penser.

Ce combat d'esthètes est perturbé par une présence incontrôlée et incontrôlable.

Une souillure qu'il convient d'éliminer.

C'est un appel, un cri qu'il faut se donner la peine d'entendre, voire d'écouter.

Un hurlement qui gronde des entrailles de la ville et qui ne demande qu'un droit, celui de l'habiter. Cela suppose assumer son passé et préparer son avenir. Cela suppose se reconnaître dans son environnement, en faire sien et



se construire à partir de lui. Cela suppose traits individuels, couleurs, dessins, aménagement, griffes, quitte à parfois déplaire ou dégoûter. Car il vaut mieux ne pas se reconnaître en l'autre, que d'être seul.

Les graffitis, identités inventées, proposent cette confrontation sous forme de fiction.

Les mesures législatives ne sont envisagées que dans l'optique de l'élimination. Il s'agit de combattre les tags, par l'effacement de leur présence, et les tagueurs, par la punition financière et même carcérale.

L'insécurité est d'un grand secours. La peur encore et toujours pour épauler les mesures les plus liberticides.

Mais qui effraie autant ?

Les tagueurs, êtres silencieux et discrets qui ne pratiquent que la peinture ?

Ou la jeunesse, l'adolescence ?

« Les adolescents font peurs. On ne leur connaît ni nom, ni prénom, ni visage. Ils sont un et multiples, de jour, de nuit, quand ils passent, s'arrêtent, se répondent, bavardent, font de la musique, quoiqu'ils fassent : un écart se construit immédiatement autour d'eux, les isolant.

La ville a peur. » Voilà pourtant une catégorie de la jeunesse qui se donne un nom et qui se donne à voir.

Des adolescents et de jeunes adultes qui, à l'inverse de certains, travaillent leur mobilité, se déplacent dans la ville entière, et au-delà dans nos campagnes et dans les villes étrangères. Ces nomades sont le nouvel Étranger.

Ne pouvons-nous pas procéder à une nouvelle sédentarisation, symbolique ?

Les inviter à faire ville avec nous, ensemble ?

Leur reconnaître l'appartenance au groupe ? Construire cette nouvelle urbanité autour du Droit à la ville ?

Des habitants s'approprient la ville.

Ils la signent et y déambulent, laissant une trace de leur passage. Ils s'attaquent au monde de l'image, et à la publicité triomphante.

Faut-il contrer ce mode d'appropriation ou, au contraire, s'en inspirer pour construire la ville de demain ?

Il convient, en tout cas, de prendre le temps de la réflexion.

Il faut s'y mettre à plusieurs. Chacun avec ses atouts, ses qualités et qualifications. Se rassembler pour échanger dans une perspective constructive.

A-t-on d'autres choix, finalement ?

Nous sommes bien obligés de reconnaître l'inefficacité des mesures de répression. Donnons alors l'accent à la prévention, tout du moins à l'information.

Ce livre est un appel à la réflexion, il est une invitation à la contemplation. Bruxelles, capitale internationale, a tout à y gagner. Les habitants et les tagueurs n'y perdront rien, bien au contraire.

**Photos et mise en page :** Antoine Durieux

**Textes :** Romain De Reusme

**Remerciements**

Romain De Reusme

Laura Fanelli

Martin van Bellinghen

Jonathan Pauwels

Eric Bel



